

AVANT-PROPOS

Le texte de ce cahier a été rédigé en 1960, afin d'annoncer la commémoration du centenaire, en 1982, de la mort de Marguerite Spoerlin, la seule femme auteur de Mulhouse au siècle dernier. Ces écrits ont malheureusement été rédigés en allemand « Hochdeutsch ». Certains ont été traduits en français mais ils sont tous introuvables.

Marguerite Spoerlin, « Tanti » pour ses nombreux neveux Zuber, Schlumberger, Koechlin, a été oubliée. Pourtant sa plume décrivant des personnages bien caractérisés dans le cadre de vie de leur époque, est celle d'un véritable écrivain.

*Mulhouse, fin 1984
Paul-René ZUBER*

MARGUERITE SPOERLIN

J'ai rêvé l'autre jour que je me trouvais rue du Sauvage, au coin de la galerie couverte. A cet endroit passait il y a cent cinquante ans l'eau du dernier fossé qui passait devant la porte de Bâle qui limitait vers le sud la République de Mulhouse. Devant moi passaient des Mulhousiens d'aujourd'hui : deux ménagères en costume sombre parlant patois, un grand sénégalais en boubou, un couple de jolies jeunes femmes parlant haut en français avec l'accent du Midi, une mère arabe au front tatoué de bleu suivie de trois enfants, un homme en casquette tirée sur l'oreille gauche, un monsieur avec canne et chapeau de feutre mou portant lunettes, des hommes jeunes sans chapeau et de tous âges. Je me livrais toujours en rêve à un petit sondage : « Savez-vous qui était Marguerite Spoerlin ? » « Ce nom ne me dit rien ! » me répondent une quinzaine d'entre eux. Un seul ajouta : « N'y a-t-il pas une rue de ce nom vers le Canal Couvert ? »

Il m'a donc semblé utile, m'adressant à un public s'intéressant au passé de notre ville de vous parler d'elle. D'abord j'évoquerai les racines de Marguerite Spoerlin, car il y a plus d'un siècle qu'elle est morte et Mulhouse ne s'est pas seulement transformée depuis la Guerre de 1939-1945. Puis, ce sera un aperçu de sa longue vie. Enfin nous tenterons de mieux comprendre le message qu'a voulu nous transmettre une femme de lettres, née si curieusement dans un milieu comme celui de mulhousiens du siècle dernier.

Mulhouse à cette époque n'était qu'une petite ville enclavée dans les riches terres du sud de l'Alsace qui dépendaient des Empereurs d'Autriche. Pour ne pas être « mangée », peut-on dire, elle s'était alliée aux Cantons suisses. Au moment de la Réforme elle avait chassé les nobles et avait adopté les idées de ses alliés zurichoïses, entraînée par l'éloquence du prier Prugner du couvent des Augustins de Mulhouse.

Les habitants étaient partagés comme au Moyen Âge en cinq tribus (dans une tribu se rassemblaient les membres de plusieurs corporations, comme par exemple celle des Agriculteurs accueillait les médecins, celle des Boulangers les Chirurgiens barbiers). Les chefs de Tribus formaient le Grand Conseil et élaient les Bourguemestres. Ils étaient trois qui alternaient tous les six mois. Tous les ans au « Schwörtag », les Bourgmestres, après avoir juré fidélité aux lois, recevaient les promesses d'obéissance des Bourgeois Privilégiés. Ceux-ci en contrepartie des droits de vote, avaient des obligations de fonctions en particulier dans la

lutte contre les incendies. Comme à Berne et à Zurich au XVI^{ème} siècle, on refusa les admissions de nouveaux Bourgeois afin de conserver les avantages à ceux qui les avaient déjà. Au XVI^{ème} siècle, pour faire face au mécontentement populaire, on ajouta une sixième Tribu. A la fin du XVIII^{ème} siècle, Mulhouse comptait environ 7.000 habitants, tous protestants. Outre les 3.500 Bourgeois Privilégiés, il y avait près de 3.000 étrangers : des réfugiés de la guerre de 30 ans et des Huguenots chassés de France pour cause de religion.

C'est à cette époque que vivait le pasteur Jean Spoerlin, le père de Marguerite. Bien doué il fréquenta plusieurs universités en Allemagne, en Suisse et puis à Paris. Revenu dans sa ville natale comme suffragant à l'Eglise St Etienne, il en était devenu le Pasteur. Il fondait sa foi essentiellement sur la Bible et son interprétation zwinglienne. C'était un esprit large et ouvert. Il y a une dizaine d'années, dans l'organe de l'Eglise Réformée de France, on publia un article de lui sur la tolérance chrétienne que les Réformés devaient prendre à l'égard de l'Eglise de Rome. On peut dire qu'il était œcuménique avant la lettre.

Outre des dons musicaux, il avait une culture littéraire poussée. Il fonda à Mulhouse la Société pour la propagation du Bon Goût et des Belles Lettres. On y lisait et on y discutait aussi bien la littérature romantique allemande que les philosophes de langue française. Les membres n'étaient qu'une quinzaine, mais accueillaient les étrangers de passage. Le plus célèbre fut le Bâlois Ochs, qui bientôt partit pour Paris se joindre au Club des Jacobins avant de devenir Président de la République Helvétique.

Marguerite Spoerlin raconte dans ses souvenirs comment son grand-père, Jean-Michel Spoerlin, bourgmestre, avait élevé ses enfants, dont trois garçons de la manière la plus sévère, avec une discipline très pieuse mais rude. Evidemment à cette époque, les désordres en ville étaient nombreux et les bagarres fréquentes entre les partisans de la tradition et ceux des opinions révolutionnaires de Paris.

Jean Spoerlin, après avoir fréquenté deux universités, dès son retour à Mulhouse, avait latinisé son nom de famille. On trouve un portrait de lui dans le bulletin du Musée Historique de Mulhouse de 1882. L'expression intelligente fait oublier le nez peut-être un peu trop long. A 22 ans, il demanda et obtint la main de la fille aînée de Samuel Koechlin, le fondateur de la première manufacture textile de Mulhouse, « Koechlin Schmalzer et Cie ». Comme Madame Koechlin avait un enfant tous les 18 mois, la jeune fiancée de 18 ans avait 15 frères et sœurs. Elle fut heureuse avec son mari, mais en 12 ans n'eut que trois enfants et mourut malheureusement en couches du quatrième.

Madame Samuel Koechlin engagea vivement le Pasteur Spoerlin à épouser Elisabeth Hofer sa nièce, fille du Syndic Josué Hofer, alors âgée de 33 ans ; ce qu'il fit. L'an suivant naquit Jean Michel Spoerlin, le futur industriel de Vienne en Autriche, où son succès lui valut d'être anobli par l'empereur François-Joseph. Sa mère qui était une personne chétive, mourut en 1794 laissant sa belle-fille Elisabeth diriger le ménage de son père.

Elisabeth Spoerlin avait du caractère et était très capable. Elle fut remarquée par le jeune Mulhousien Jean ZUBER qui avait souvent emprunté des livres au Pasteur. Elle accepta de l'épouser et ils partirent en 1796 en voyage de noces en Rhénanie, alors occupée par les soldats de la Révolution. Nous avons eu la chance de trouver chez un cousin qui les ignorait, une série de lettres du Pasteur à sa fille Elisabeth, pendant ce voyage de noces. Ces lettres étaient écrites en français à cause de la censure possible.

Nous pouvons évoquer Elisabeth reconnaissant sur une enveloppe l'écriture de son père : « Oh ! encore une lettre de Papa, la troisième depuis notre départ. Ouvre vite, Jean ! Celui-ci, rompant les cachets et lisant à haute voix, tandis que les yeux de la jeune femme, comme les siens, s'agrandissaient de surprise.

Samedi, le 17 Septembre 1796,

Toujours privé de vos chères nouvelles, mes enfants bien-aimés, je veux pourtant soulager mon cœur et m'entretenir avec vous pour vous rendre participants de toute la plénitude du bonheur qui est maintenant mon partage dans la possession de l'aimable compagne que le ciel m'avait réservée, sans que je le soupçonnasse et qu'il m'a fait rencontrer d'une manière qui tient du merveilleux. Oh ! si vous étiez témoins du bonheur de votre père, je le sais mes bons enfants, votre attachement pour moi m'en est garant, votre propre félicité sera augmentée par celle de votre père. C'est bien à présent que je serai en mesure de participer à votre joie dont la vue était le seul adoucissement à mes ennuis, quoique je n'étais pas toujours en mesure de vous manifester ma satisfaction autant que je le désirais. Revolez au sein de votre père, mettez le comble à sa félicité ; en attendant adoucissez lui votre éloignement par de fréquentes et de bonnes nouvelles de votre part. »

En effet le Pasteur Spoerlin, alors âgé de 50 ans, avait trouvé pour la 3^{ème} fois l'âme sœur en la personne de Mademoiselle Marguerite Baumgartner, âgée de 33 ans, très jolie personne à en juger d'après la silhouette noire que nous avons d'elle. A cette époque, ces portraits en profils noirs sur fond blanc étaient très à la mode. C'est le même artiste sans doute, qui a immortalisé le Bourgmestre Jean Michel Spoerlin et le couple Vetter-Hofer avec ses nombreux enfants. Marguerite Baumgartner était non seulement jolie, mais très fine et pieuse. Elle donna à son mari un fils qui devint le Pasteur Jean Spoerlin Junior, et une fille, notre femme de lettres, Marguerite Spoerlin, née le 19 Juillet 1800 ; elle fut un bébé peut être un peu chétif mais au caractère violent. Son oncle Pfiffe Koechlin la baptisa « das Teufele », le petit diabolin. Son intelligence se montra vive dès le plus jeune âge. Elle conserva le souvenir de son père en train de lui réciter des vers de Hebel, et la douloureuse vision du Pasteur Spoerlin, les mains jointes dans son cercueil en Juin 1803, alors qu'elle n'avait elle-même que trois ans.

Les années qui suivirent furent pour sa mère une période financièrement difficile ; surtout quand arriva le moment des études de son fils, qui de tout temps avait annoncé qu'il serait pasteur. Afin de pouvoir payer les études universitaires de Jean, Madame Spoerlin, suivant le conseil d'un de ses cousins le Candider Muntz, écrivit un ouvrage culinaire : « La Cuisinière du Haut Rhin, dont la vente fut un succès.

La jeune Marguerite était souvent l'hôte de sa demi-sœur Madame Zuber, qui habitait la Commanderie de Rixheim, transformée en manufacture de Papiers Peints et dont les enfants étaient ses contemporains. Elle nous a laissé ses impressions : « Souvent en été, Elise nous faisait conduire (ma mère, mon frère et moi) de Mulhouse à la Commanderie de Rixheim où nous retrouvions nos jeunes neveux et nièces. Nous prenions un plaisir particulier à voir le paon dans la cour qui nous faisait parfois étalage de sa roue et laissait tomber une de ses chatoyantes plumes. Nous la rapportions à la maison et la placions au-dessus de la glace comme un trophée de guerre. Dans le jardin à l'ombre de huit grands sapins, un jet d'eau faisait notre joie. Ses poissons rouges venaient rechercher avec avidité du pain dans nos mains. Et enfin il y avait un grand étang plein de carpes, une gloriette pour le bain et un canot dans lequel notre grand-frère Michel ou le jardinier nous promenaient de temps en temps à la rame. C'était une joie et un délice dont nous parlions longtemps à la maison. »

Dès le plus jeune âge, Marguerite Spoerlin eut la passion des livres. Parmi ceux de son enfance, « Robinson Crusoé » occupait une place de choix. Le vol de cet ouvrage et de plusieurs jouets par une vivandière autrichienne lors de l'occupation de Mulhouse par les troupes alliées en 1816, exemple de force primant le droit, fut ressentie douloureusement par Marguerite et lui révéla ce que le monde matériel a de brutal, de guerrier et souvent d'injuste. Elle se rejeta vers le passé, attirée par le bon vieux temps, l'époque où les hommes indépendants et pleins de caractère préféraient la simplicité à l'abondance, la probité à l'hypocrisie que la servitude de l'argent imposé trop souvent.

La vie quotidienne efface heureusement les rêves mélancoliques. L'atmosphère joyeuse et aisée que Marguerite trouvait à Rixheim l'arrachait à ses soucis et tout particulièrement quand arrivait de Paris le peintre Mangin. Lui et sa femme se plaisaient dans la famille Zuber-Spoerlin. Il avait organisé un petit théâtre d'amateurs, dont il réalisait lui-même les décors. Son entrain effaçait les hésitations des plus timides. On y joua successivement :

« Le Bon Fils » de Florian, des pièces de Scribe et aussi en langue allemande : « Die Gouvernante », « Der grüne Domino », « Der Vetter von Bremen » de Keerner, etc...

Pour se perfectionner en français, Marguerite passa plusieurs mois à St Imier dans le Jura Bernois, lors et y noua des amitiés fidèles. Ensuite, ce fut son oncle de Wien qui la reçut et lui fit apprécier la culture autrichienne.

Devenue jeune fille, Marguerite et ses contemporaines mulhousiennes prirent l'habitude de se réunir chaque mercredi pour travailler à des ouvrages de couture « pour les pauvres ». L'une d'elles - le plus souvent c'était Marguerite Spoerlin - faisait la lecture. « Au cours des années, a-t-elle écrit nous avons lu plus d'un beau livre. Nous commençâmes par les premiers essais en prose du poète aveugle de Colmar, Pfeffel, parus dans la revue « Flore », « La vie de Marianne », « La Biographie d'un caniche », « Nina de Salem », nous ont plu tout particulièrement. Ensuite ce furent les ouvrages de Caroline Pichler. « Agathokles » nous passionna ; puis « Le Baron de Hochberg » « les Suédois à Prague ».

Ensuite nous lûmes Schiller avec un enthousiasme sans fin. Puis « Hermann et Dorothea » de Goethe, « Louise » de Voss « Waldemar » de Jacobi et « Jean Paul » pour qui nous eûmes une véritable flamme. A vingt ans nous tombâmes sous le charme des romans historiques de Walter Scotts : « Rebecca, la jeune juive », « Ivanhoé » ouvrage qui me tomba pour la première fois dans les mains à Wien chez mon demi-frère Sébastien, me sembla atteindre au sentiment le plus élevé de la dignité féminine. En avançant en âge on s'attaqua aux ouvrages plus sérieux de Klopstock et de Herder, qui nous ont formé en nous distrayant. Les écrits de Vinci ont eu sur nous une influence particulièrement bénie et nous ont remués profondément. »

Marguerite Spoerlin avait une silhouette mince et fragile, une figure aux traits fins, éclairée par des yeux marrons qui ne pouvaient passer inaperçu. D'après la tradition, elle avait eu comme toute autre jeune fille en son printemps des occasions de mariage. Aucune n'avait abouti ; son intelligence d'une part et son manque total de dot ne lui permettait pas de trouver le bonheur dans une union ordinaire.

En 1821 son frère avait été nommé pasteur à Mulhouse, reprenant la paroisse de son propre père. Six ans plus tard il se fiançait. Il était de nature un peu frêle et lorsque la mort lui ravit de façon inattendue celle qu'il aimait et allait épouser, il devint phthisique et à son tour mourut en 1839 malgré les soins dévoués de sa sœur. Celle-ci publia ses sermons précédés d'une

notice biographique et d'extraits du journal intime du jeune pasteur. On y trouve une très vivante évocation de l'atmosphère spirituelle dans laquelle vivaient le frère et la sœur. Il est certain que leur culture littéraire était très poussée mais essentiellement germanique, au point qu'à la langue française, il préférait la langue germanique dans ses sermons du dimanche. Leur foi en Dieu était profonde et leur opinion du monde sévère : « Ici-bas les meilleures intentions sont méconnues ou mal interprétées. »

En 1839 paraissait à Aarau en un allemand très pur chez l'éditeur H.R. Sauerland, sous le titre « Expériences dédiées à mes jeunes sœurs » sous le pseudonyme Méta Sanders, un petit volume de trois nouvelles en 445 pages. Il passa d'abord, pendant environ un an, tout à fait inaperçu. Les deux nouvelles principales comportaient cependant des tableaux très vivants de la vie de province sous la Restauration. L'exposé du sort ingrat réservé alors aux jeunes filles sans dot et des tiraillements et déchirements familiaux qui naissaient entre les familles restées traditionnelles et les jeunes hommes devenus sceptiques parfois athées après leurs voyages en Europe, étaient trop bien décrites pour ne pas éveiller la curiosité des petites villes. A la fin de l'année suivante parut à Bâle où les alliances de familles étaient alors nombreuses, un pamphlet anonyme mais virulent disant que les personnages du roman étaient des portraits. Largement diffusé à Mulhouse, ville qui était dépeinte dans la description du passage et au mauvais effet qu'avaient produites les maladresses du Duc de Berry.

Alors le scandale éclata. Les riches bourgeois et leurs épouses se reconnaissaient, retrouvaient leurs défauts et leurs attitudes politiques et religieuses, dans les personnages vaniteux et ambitieux décrits dans le roman. Méta Sanders n'était-elle pas Marguerite Spoerlin dont les initiales étaient communes ? D'autres assuraient que le mari trompé était l'imprimeur R., le pasteur boiteux celui de l'église allemande. Trop de traits reflétaient les observations que seule Marguerite avait pu noter. Le tapage devint encore plus violent lorsque Madame Braun, née Baumgartner, cousine germaine de Marguerite lui adressa directement une lettre accompagnée dudit pamphlet et demanda à sa parente de renoncer à écrire si elle ne voulait pas rompre avec tous ses proches.

Pour calmer le scandale, intervinrent alors pour Marguerite son beau-frère Zuber-Spoerlin et son cousin André Hartmann. Ils rachetèrent le roman et les pamphlets chez l'éditeur et chez les libraires de Mulhouse et de Bâle et les mirent au pilon. Par leur pression, ils empêchèrent l'imprimeur de Mulhouse de sortir un second libellé qu'il voulait diffuser pour profiter l'esclandre. Marguerite, désolée de toutes les suppositions vilaines et suggestions de vengeance qu'on lui avait attribuées, décida de ne plus prendre la plume. Du reste sa mère tombée gravement malade, nécessitait des soins attentifs et elle se consacra entièrement à son devoir filial. Après dix ans de souffrances, Madame Spopriin s'éteignit en 1852, à l'âge de 87 ans. Sa fille se consacra alors à aider les pauvres et les misérables, comme collaboratrice du pasteur Bernard. Celui-ci nous a laissé d'elle le portrait suivant :

« Toute sa figure exprimait l'intelligence et ses traits assez fortement marqués semblaient annoncer du caractère. L'œil était vif, observateur, mais sans ce regard scrutateur qui trouble ceux sur lesquels il se pose. Elle avait une grande expression de bienveillance et de bonté, un sourire fin et aimable, mais qui savait très bien aussi laisser quelquefois percer une pointe de malice. Sa conversation, simple et animée, avait un tour original qui vous captivait. Elle racontait volontiers et ses récits avaient souvent, sans qu'elle y pensât, quelque chose de dramatique. Aussi, les figures qu'elle faisait passer devant vous étaient-elles si vivantes qu'elles vous devenaient ensuite familières comme si on les avait eues sous les yeux. »

A l'âge de 55 ans, sur l'insistance du pasteur Bernard, voulant atteindre le peuple et répandre dans leur langue, la connaissance de la Bible et de l'histoire chrétienne, Marguerite Spoerlin reprit la plume anonymement dans ces petits « traités » comme alors on nommait ces petites feuilles distribuées gratuitement. Son but : travailler pour le peuple, pour les simples, les petits et leur apporter l'optimisme et la confiance en Dieu. Chaque année elle rédigeait une nouvelle avec l'idée de faire du bien. Leur langue est très simple et claire, avec peut-être un peu trop de citations de versets bibliques.

Plusieurs années plus tard, on réunit ces traités sous le titre de « Légendes d'Alsace » *Elsässische Lebensbilder*. Dans le cadre si pittoresque de nos villes et villages d'Alsace, Marguerite Spoerlin fait revivre le passé, le caractère indépendant et un feu moqueur de « nos petites gens » et la vanité des puissants. Elle dépeint des esprits généreux, parfois rudes mais au cœur d'or des paysans moyenâgeux, des moines dévoués, des pré-réformateurs, des pasteurs, des exilés huguenots, des bourgeois pieux, des travailleurs misérables. Ils traversent les épreuves qui harcèlent tous les hommes pauvres à l'esprit libre.

La République de Mulhouse, quand elle avait été absorbée en 1798, avait encore l'essentiel de sa vie, tracée dans le cadre des ordonnances parues au moment de la Réforme. La vie simple et sans luxe : la sobriété calviniste de la religion avait caractérisé le passé envolé, mais Marguerite en avait eu sa jeunesse marquée de façon définitive. Elle était donc bien placée pour peindre avec une netteté rarement rencontrée, la vie rude, les émotions franches et vives l'attachement à la liberté et à la foi Chrétienne (romaine ou réformée) qui ont imprégné les siècles passés de notre Alsace.

Rosseuw Saint-Hilaire, ami du pasteur Bernard et de passage à Mulhouse, était professeur en Sorbonne et germaniste averti. Par hasard il tomba sur un traité. Il fut si charmé par la vérité des personnages tels que Maître Nicolas, le vieil Eli, le petit Mathis et leurs aventures, qu'il traduisit en français l'ensemble des contes ; il leur avait procuré une notoriété qui dépassa les espoirs de l'auteur. Or un jour, la douane de Saint Louis ayant fait ouvrir des paquets venant de Bâle qui contenaient des « *Elsässische Lebensbilder* » imagina se trouver en présence d'une traduction clandestine du professeur en Sorbonne et les fit saisir. Marguerite fût alors contrainte de sortir de l'anonymat et de révéler l'auteur véritable des *Légendes d'Alsace*. Les éditions se succédaient, les légendes étaient traduites en hollandais, en anglais, en suédois et même en espagnol. En 1874, sur l'insistance de son éditeur, elle écrivit une série de souvenirs d'enfance sous le titre : « *Les Trois Noces d'Or* ». C'est certainement l'ouvrage qui a le plus de charme. L'auteur est en pleine possession de son métier et d'après un contemporain, le succès fut immense.

Très âgée elle écrivit encore « *La biographie d'un guérisseur* », l'oculiste Jung Stilling, ami de Goethe. Après une première attaque, elle s'éteignit en 1882 à Mulhouse et fut enterrée à côté de ses proches.

A l'occasion du cinquantenaire de sa mort, sa ville natale a tenu à rendre publique l'estime dans laquelle est tenue l'œuvre de notre romancière, en donnant à une rue le nom de Marguerite Spoerlin (vers le canal couvert).

En 1885 l'éditeur fit paraître une édition complète des œuvres de Marguerite Spoerlin en cinq volumes, texte allemand. On peut partager, si l'on oublie les nombreuses versifications d'anniversaires divers, les imprimés en trois catégories : Celles parues sous le nom de Méta Sanders, explosion romantique avec description méticuleuse de la manière de vivre de la bourgeoisie traditionnelle chrétienne opposée aux nouveaux enrichis, et ce particulièrement

parmi les femmes célibataires. Dans le premier essai, il y a une vivante description du passage à Mulhouse du Duc de Berry.

Dans le second récit de Méta « l'ami de la famille », le texte est plus dur et tranchant. Des étudiants déterministes reviennent dans leurs familles très étroitement religieuses. Un candidat pasteur, beau garçon et très mondain, devint l'amant d'une épouse jolie et insouciant. Sont particulièrement réussies les amusantes descriptions des réceptions des nouveaux riches. A la suite d'un pari, imiter les aboiements d'un chien pendant le culte provoqua un scandale et le départ de l'amant pour une autre ville. Il devient alcoolique et finalement meurt. Au passage Méta Sanders décroche des flèches aux Frères Moraves, groupe dans lequel un pasteur Risler de Mulhouse, avait suivi le comte de Zinsendorf. Il y a aussi dans cet opuscule une tragique description d'un quartier de misère où a accouché une malheureuse soubrette qui avait participé aux réjouissances mondaines. En 1885, cette œuvre est rééditée, malgré Marguerite Spoerlin. Les personnes qui avaient cru se reconnaître, avaient changé d'avis ou étaient mortes. Après le drame que provoqua ce volume, Marguerite publia des récits historiques religieux sous la forme anonyme. Parfois dans le Bulletin du Dimanche, ou en Traités (très à la mode à l'époque). Ces petits tableaux souvent truffés de versets bibliques, peignaient de façon très réaliste les difficultés que rencontraient dans la vie des personnes modestes attachées à la vérité. Ils se déroulent tous en Alsace, depuis le haut Moyen Age jusqu'à la Révolution. Qui ne se souvient après les avoir lu, des Reliques de l'oncle Balthazar, du petit chien nommé Spitzzi qui sauve un prédicateur tombé aux mains des Autrichiens, du petit Mathis et de Geiler de Kaysersberg, de la Tour de St Etienne et de son gardien Melchior, des misères des Ministres de la Parole et de la Pelisse de fourrure, ou encore du tonnelier de Ribeauvillé, sans oublier le vieux colporteur Juif et sa petite fille au moment de la Révolution, et de la « bagarre d'une plume de paon à Mulhouse » ?

Et enfin les écrits sous son vrai nom, une fois son anonymat révélé. Ce sont essentiellement des souvenirs, comme la « Cousine de la maison de ville », « Le rosier du père Sigrist », « La mort de Lavatère », « le vieil Eli » et les « Trois Noces d'Or » qui permettent de revivre l'époque passée, peu connue même des habitants actuels, qui occupent cependant souvent les mêmes petites maisons.

L'œuvre littéraire de Marguerite Spoerlin présente un intérêt pour l'historien, c'est certain. Au point de vue littéraire, nous nous référons à l'opinion émise par Auguste Stoeber... que Marguerite Spoerlin a fait pour l'Alsace ce que Otilie Wildermuth, femme de lettres allemande a fait pour sa petite Patrie Souabe. Que ces écrits présentent un charme et une certaine poésie, font qu'ils ont été partiellement réimprimés en allemand en 1926 chez Steinkopf à Hambourg et en français en 1933 chez Oberlin à Strasbourg.

Bibliographie

Rückblick auf Margareta SPOERLIN par Auguste STOEBER - 1882

Marguerite SPOERLIN par H. Bernard - 1883

Marguerite SPOERLIN : Dictionnaire des hommes célèbres d'Alsace - Sitzmann

Marguerite SPOERLIN -1800-1862 C.A. SCHOEN Bulletin des Musées de Mulhouse - 1924

Bibliographie des écrits de Marguerite SPOERLIN Bulletin Musée Historique de Mulhouse 1932